

ses préférences soit aux extrémités du royaume, sur Lisbonne ou Barcelone ou Séville, si splendidement ornées par la Renaissance et le moyen âge, soit au centre, sur Tolède, Valladolid, ou Burgos, ou même Léon, si riches en glorieux souvenirs, si belles avec leurs merveilleux édifices.

L'air pur de ses montagnes, la divine splendeur de ses horizons, l'abondance et la transparence de ses eaux, le charme alors incomparable de ses bois, le nombre et la qualité de ses bêtes de vénerie (tous nos monarques sans exception ont été grands chasseurs), la solitude même de ses environs où les rois pouvaient tailler à leur guise, sa position géographique en plein centre, à une distance mathématiquement égale de toutes les extrémités du pays, décidèrent Philippe II à y installer sa capitale. C'est là qu'il s'appartenait vraiment, qu'il se sentait maître et souverain de lui-même quand il s'enfonçait et se perdait dans le silence des épaisses forêts du Guadarrama et du Mançanarès. Il y put établir sa cour semi-mondaine, semi-monacale, à l'écart du tumulte des grandes villes, et élever sans craindre qu'aucun autre édifice s'élevât jamais à ses côtés, à la base déserte d'une cordillère solitaire et hautaine comme lui, le panthéon pharaonique où, par un monument funéraire de dimensions colossales comme les pyramides égyptiennes, sa dynastie pourrait se distinguer du commun des hommes jusque dans le sein de la niveleuse et implacable mort.

Philippe II, Philippe III et Charles-Quint même, qui habitèrent si longtemps Madrid ou le mirent par leur choix à la tête de toutes les cités espagnoles, ne songèrent jamais à en faire une ville, mais seulement à en faire une résidence royale. Tous les rois ont eu la même pensée. Ne se trouvant pas assez solitaires, assez retirés sur les cimes qu'eux seuls pouvaient occuper, ils se construisirent, à l'imitation des Balthazars et des Sardanapales d'Asie, des palais babyloniens, où ils réunissaient autour d'eux, derrière les murailles d'interminables jardins, avec une armée de courtisanes une armée de soldats qui les isolait de leurs sujets, dont l'approche leur était importune, sans doute parce qu'ils auraient étalé trop crûment à leurs yeux les misères et les ignominies sociales sur lesquelles s'élevaient leurs trônes. Les roitelets des principautés germaniques transformant en domaines royaux et en jardins particuliers presque tout le territoire de leurs États arrangé en serres pour les fleurs et en potagers pour leurs légumes ; les rois d'Angleterre ayant une maison à Londres, dans la ville de tout le monde, et une ville pour eux seuls dans l'immense château de Windsor ; Louis XIV s'enfermant à Versailles comme un dieu antique, pour fuir le gigantesque et populeux Paris où le peuple rapetissait le roi ; de nos jours même le Gatchina des tsars moscovites, étrangers à Pétersbourg et à Moscou, où ils ne font que des apparitions, tout cela nous